

HEI Comet

Un petit impact sur l'Institut, une grande bouffée d'O₂ pour les étudiants

Dans ce numéro,
le Comet s'écrase sur :

L'AFRIQUE



Rédacteurs en chef :

Antoine Perret
Jean-Claude Vignoli

Responsable Marketing :

Martin Roch

Relecture :

Yvonne Schneiter

Graphisme :

Vincent Clavien

Photographe :

Claudia Walder

Rédactrices et rédacteurs :

Andrea Abet, *faculté lettres*
Stéphane Bellomo, *4ème HEI*
Aldo Brina, *3ème Science po*
Gioia Deucher, *4ème HEI*
Ndaté Dieng, *4ème HEI*
Myriam Ntashamaje, *4ème HEI*
Odile Rittener, *4ème HEI*
Paula Saenz, *4ème Science po*
Marcel Stoessel, *délégué CICR*
Martin Shuepp, *4ème HEI*
Vincent Trousseau, *4ème HEI*
Raphael van Singer, *4ème HEI*

Dépôt légal : mai 2005

Reprise du contenu des articles autorisée avec mention de la source.

comet@hei.unige.ch

1ÈRE PARTIE : DOSSIER AFRIQUE

- 4 Vous vous arrêtez bien prendre un thé ?
- 5 Namibia : a young and promising country
- 6 Le fléau africain
- 9 Winnie-the-who?
- 11 La séduction à la mode sénégalaise
- 13 Pitons maliens
- 14 Sands of Sudan
- 15 Le Rwanda en tête pour la parité parlementaire
- 16 ICRC : A lifestyle

2E PARTIE : MÉTÉORITES SUR LE CAMPUS

- 17 Présentation HEI-Afrique
- 17 Futur essai du Dr Michel Hammer
- 18 Le carré des anciens
- 19 Les vertus du multilatéralisme
- 20 Itinéraires d'étudiants gâtés : bilan bisannuel
- 21 Odile sur orbite : Les tigres dévoreurs de papier...

3E PARTIE : LE RESTE DE L'UNIVERS

- 22 Regard critique sur la Commission des droits de l'homme
- 23 Roots attitude ?
- 24 Appel à la participation



<http://www.unige.ch/taxe>

Puisque la SAC ne s'est jamais informatisé, ce journal ainsi que tous ses prédécesseurs sera consultable sur le site web «<http://membres.lycos.fr/iuhei>»

Les articles de ce journal ne reflètent que le point de vue de leurs auteurs, et les fautes d'orthographe sont déposées auprès du journal.

C'est quoi l'Afrique ? Pour les économistes, c'est une partie négligeable du monde. Pour les juristes, c'est une zone de non-droit. Pour les politologues, c'est l'occasion de critiquer l'ONU. Pour les historiens enfin, c'est le gâteau que l'Europe s'est partagée.

Il est vrai que l'Afrique dans les relations internationales ne pèse pas lourd. Est-ce à dire qu'elle ne revêt pas d'intérêt ? Pour Hugo Pratt, le champs de jeu était jubilatoire, un terrain d'exploration pour ses héros. Pour nous, c'est avant tout une autre façon de vivre.

La première chose qui frappe en Afrique, c'est la nature. C'est la relation très différente qu'entretiennent les habitants avec leur environnement. Les racines animistes n'y sont pas étrangères, puisque le concept de profane n'a pas prise dans cette région du monde.

Les femmes sont autant de piliers solides sur lesquels se reposent toutes les sociétés; mais quel est leur rôle en Afrique ? Au Rwanda, l'homme est aujourd'hui totalement discrédité. Les atrocités sont liées dans l'inconscient collectif au mâle. La femme peut-elle sauver l'Homme ? Winnie Mandela nous laisse penser le contraire. La course et l'ambition formatent très souvent la femme, au même titre que l'homme.

Entre intervention onusienne et ONG conquérantes, nous vous présenterons sur un ton plus léger les manières de boire le thé vert, ou encore la séduction à la sénégalaise. Utile avec l'été qui approche.

Dans l'institut, l'heure est aux bilans : celui de la SAC, celui d'un groupe de 4ème année, et enfin celui du journal lui-même. On se regarde le nombril, on s'auto-congratule, et on remercie les participants et les lecteurs. Les adieux sombrent souvent dans le consensuel, la tradition bien-pensante, et malgré tout nous ne pouvons nous empêcher de vous remercier de votre fidélité. Un journal n'est jamais rien sans ses lecteurs, bien que son utilisation finale soit toujours de protéger la cuisinière de l'huile de friture.

Antoine et Jean-Claude

VOUS VOUS ARRÊTEREZ BIEN PRENDRE UN THÉ ?

Beaucoup de boissons n'ont pas d'autres fonctions que de désaltérer. Le thé, c'est autre chose. Nous le connaissons tous avec le rituel britannique, l'auriculaire levé avec une soulesse noble, accompagné d'un sourire légèrement crispé au bout des lèvres, mais c'est loin d'être le seul. L'Afrique de l'Ouest et du Nord possèdent aussi leur culture du thé. Le thé, ce n'est plus vraiment une boisson, c'est un motif. Quelle belle excuse pour s'arrêter souffler un peu que d'aller boire le thé ! Au Sénégal, en Gambie, également en Mauritanie, au Maroc et sûrement dans toute la région (au sens large !), lorsqu'on est invité à boire le thé, il faut compter large. Un thé ne se boit pas en dix minutes, c'est un travail de longue haleine.

Tout est dans la préparation. A l'aide de combustible, charbon de bois ou butagaz, c'est selon, on fait chauffer du thé noir (beaucoup de thé noir) dans une petite théière (toute petite) jusqu'à ce qu'une mousse légère et appétissante recouvre l'ensemble de l'ouverture. Ensuite, une petite adjonction de sucre est nécessaire... mais là, tout est à recommencer, il n'y a plus la moindre mousse dans la théière... et on est reparti pour un tour. Les langues se délient, le préparateur reste attentivement fixé sur son œuvre. Si on tombe à la bonne saison, l'attente est agrémentée de mangue, à la chaire tendre et juteuse. Au bout d'un certain temps (je préfère les formulations vague de ce type), le thé est prêt, enfin presque, un peu de patience ! Il est temps de le faire mousser correctement ; on remplit deux demi-verres, dont l'épaisseur n'empêchera pas de se brûler les doigts, et on fait passer le liquide de l'un à l'autre, en prenant de la hauteur afin d'"accélérer" la production de mousse - comme si on était pressé. Forcément, lorsqu'on s'y essaie en tant que novice, il ne reste pas grand-chose au bout de quelques passages de verre en verre, mais on finit par s'y faire. C'est l'heure de la dégustation ! Le thé est servi dans de tout petits verres, on comprend vite pourquoi : il est très corsé, un peu amer, et à une teneur en caféine probablement dix fois supérieure au plus vitalisant de nos breuvages chimiques énergétiques. Vous pensiez qu'on en avait fini ? Non, le thé est réinfusé trois fois successivement, on y ajoute de la menthe fraîche peu avant le service ; son goût devient doux, avant de devenir extraordinairement sucré pour la conclusion, le troisième thé. On préfère ne pas voir le sucre qui est ajouté à chaque fois, on attraperait des caries rien qu'en regardant. Cela fait bientôt deux heures que nous bavardons et l'hypoglycémie nous guette. Vous vous arrêterez bien prendre un thé ?

Vincent Trousseau

NAMIBIA :



A YOUNG AND PROMISING COUNTRY

Namibia is a country of compelling beauty, abundant sunshine, and a feeling of unconfined space. A sense of freedom is generated by the wide horizons, the clear unpolluted skies.

After a long process, involving the UN and other stakeholders, Namibia gained its independence on March 21st 1990, thus putting an end to the occupation by South Africa of this scarcely populated land. As a matter of fact Namibia is an enormous country with a very small population of only about 1.9 millions. Namibia came a long way before becoming the Democracy that, first in the world, introduced an article in its constitution for the protection of its environment (wildlife and national parks). It has known a colorful and turbulent history. Unfortunately little is known of Namibia's history prior to the colonial period as ancient history was mainly transmitted orally by old tribe leaders. And what is thought to be known is often quite controversial. As for its colonial period, Namibia gradually became a fully fledged German "protectorate" only after 1885 and was later, following WWI, put under the control of South Africa, which was mandated to administer the country by the League of Nations.

The title of this articles evokes quite well how Namibia is evolving as a promising new democracy. Last November, the election for the succession of hero from the independence struggle Sam Nujoma (first ever President of Namibia and freedom fighter in quest for independence) went smoothly as expected, showing the maturity of the people of Namibia. The new President will ensure the continuity of the work done in the first fifteen years, in the direction of a further modernization of the country and rendering it an important economic pole for the southern part of Africa (the SADC region - Southern Africa Development Community). Namibia's economy is mainly based on tourism, fishery and most of all its mining industry (from uranium to copper and zinc, from marble to diamond).

Namibia and its colors, its landscapes, is home to an incredible variety of animals and vegetation, even if it is relevant to point out that a major part of Namibia is desert, the oldest arid territory on earth - the Namib desert - is to be found in this country . This factor is also due to the fact that there is scarce and uneven rainfall in Namibia. It is in fact considered to be one of most arid places on earth.

Having had the opportunity to travel around the greatness of Namibia, I can say that it is a country perfectly made for those who love the outdoors and who cherish the contact with nature. Arriving at Windhoek's international airport, you are most probably going to be surprised by the forty kilometers of beautiful landscape you have to go through to reach the capital and by the

organization and the tidiness of the city. Windhoek was one of the poles of segregation in the apartheid period. In fact the whites were the only ones living in town whereas the black community was confined in a neighborhood in the north of the city, known today as Katutura. This site has become a tourist attraction because it shows a very typical side of black culture in Namibia. Today, the segregation has ended and we must commend the efforts made by the different components of the Namibian society. However, every now and then, you can still perceive a sort of uneasiness between the black community (the vast majority of the population) and the white one, which hopefully will fully disappear in time. It's not easy to explain because it's a matter of sensations and perceptions which can't be communicated.

Moreover Namibia is an extremely heterogenic country. The population is divided into seven ethnic groups, including seven percent of whites. This cultural difference is well molded in such way that cohabitation is ensured in a peaceful way. Three languages are spoken in Namibia. English, the official one, Afrikaans, the most widely spoken and finally German, still coming second as spoken language. Many other languages and dialects are spoken however, mainly from the different tribes populating the country. This multicultural dimension makes Namibia an extremely fascinating country, where cultural differences are really respected unlike, unfortunately, many other African nations.

This very precious ensemble of cultures and this will to modernize and ameliorate the country is however threatened by a high degree of poverty and the dangers caused by the AIDS epidemic. But Let us hope that this admirable determination to improve such difficult situations will also set an example for other African nations that are still struggling to find sensible solutions to their many problems and that have shown how extremely fragile and unstable they still are.

Andrea Abeti

LE FLÉAU AFRICAIN

EXPÉRIENCE OUGANDAISE

Il était un peu avant midi ce jour-là en Ouganda lorsque nous nous rendîmes au dispensaire pour sidéens de Jinja, à une heure de taxi-brousse de la capitale. Le soleil écrasant des tropiques était déjà haut dans le ciel et sa chaleur étouffante semblait ralentir les mouvements des gens, un peu comme dans un mauvais rêve. L'Ouganda fut l'un des pays les plus touchés par la pandémie du SIDA, avant de devenir la *success story* de la lutte contre ce fléau, notamment grâce à un programme de lutte contre la précarité. Le fardeau reste toutefois important, avec par exemple un nombre effroyable d' "orphelins du SIDA" (enfants dont les parents ont été victimes de la maladie et qui, pour une partie, sont aussi séropositifs).

Nous pénétrons dans l'enceinte du dispensaire, une tente a été dressée pour faire de l'ombre aux participants de la discussion du jour. Je suis accompagné par les autres jeunes du groupe. Nous sommes venus avec une ONG suisse pour sauver le monde. Nous quitterons le pays avec l'étrange sentiment d'avoir pris davantage qu'apporté à ces gens, d'apparence pourtant si misérable.

Nous sommes invités à prendre place sur des chaises aux côtés de quatre personnes blanches, une femme et trois hommes, qui comme nous semblent être des visiteurs. En face de nous, les malades du dispensaire sont assis à même le sol. Un médecin ougandais nous présente rapidement l'activité du dispensaire et les problèmes évidents auxquels ils sont confrontés : manque de moyens, d'équipements, de personnel qualifié, de médicaments, etc. Un sourire en coin, le docteur nous montre du doigt une belle ambulance fraîchement importée d'Allemagne par une ONG bien intentionnée. Je n'ai pas compris encore aujourd'hui en quoi l'étiologie du SIDA pouvait à un moment donné nécessiter l'urgence justifiant l'utilité d'une ambulance.

Mon attention se porte rapidement vers les autres blancs. La discussion se faisant en anglais, je ne tarde pas à déceler leur accent américain à couper à la tronçonneuse. Au-delà de ce détail insignifiant, je remarque bientôt avec amusement que leurs interventions commencent inlassablement par des "*The Lord said...*", sont ponctuées de "*God blesses*" et finissent fréquemment par des "*as it's written in the Bible*", le tout prononcé sur un ton de messe qui m'a toujours fait sourire. Mais peu m'importe, à chacun son opium après tout.

Le médecin cède ensuite la parole à une dame ougandaise, la quarantaine, séropositive; elle se bat depuis des années contre la maladie et sa propagation.

Lors d'un bref rappel de la situation épidémiologique en Afrique, je perçois un froncement de sourcils chez l'un des états-uniens. Lorsqu'elle termine, il lui pose d'un ton hésitant la question suivante :

"You talked about the serious situation in ..."Sub-Saharan Africa" you said... but I can't find this country on my map."

Cette sortie aurait pu me faire rire, si je n'avais pas subitement eu un horrible pressentiment : qui étaient ces gens qui avaient traversé l'Atlantique pour aller à la rencontre d'Africains sans s'être intéressés un seul instant à leur géographie ? En connaissaient-ils plus de leur histoire ? De leurs valeurs ? Imperturbable, l'oratrice lui explique gentiment que le gros truc jaune au milieu de sa carte, c'est le désert du Sahara, et que toute la partie de l'Afrique en dessous est communément appelée "l'Afrique sub-saharienne".

Puis la conversation s'oriente vers les solutions visant à prévenir l'extension du fléau du SIDA. On nous demande d'expliquer comment on s'y prend en Suisse pour faire de la prévention. Maîtrisant mieux la langue de Shakespeare que mes camarades, je me fais l'espace d'un instant le porte-parole de notre groupe. J'improvise une réponse en parlant des cours d'éducation sexuelle durant lesquels on nous montre comment mettre un préservatif, je parle de la quasi-omniprésence de stands d'information et de distribution des préservatifs lors de divers événements, etc. Au fur et à mesure de mon discours, je vois les yeux des Nord-américains s'arrondir et je sens naître dans leur expression la stupeur et la consternation. J'ai peu à peu l'épouvantable impression d'être en train de dire la plus grosse bêtise de toute ma vie, comme si j'étais en train de parler d'indices boursiers devant un congrès de l'Internationale communiste. Lorsque je me tais enfin, un silence de mort tombe sur notre assemblée. La voix tremblante, comme si sa vie dépendait de ma réponse, un Yankee me questionne :

"But... ..Have you ever heard of abstinence ?"

"Hum... not really... .. in fact... hum... never."
bredouillai-je.

"Then we shall pray to save your souls."

À partir de ce point, j'ai su que le dialogue était rompu. La suite de la conversation, devenue dispute, ne fut plus qu'incohérence et fermeture. Nous avons bien vite constaté qu'ils avaient fait tout ce chemin pour sauver une population, qu'ils ne connaissaient apparemment pas, d'un fléau qui n'est pour eux que l'expression de la colère divine punissant les mœurs dépravées de

populations primitives. Autrement dit ils étaient venus prêcher la bonne parole pour remettre ces pauvres nègres ignorants et débauchés sur le droit chemin. J'ai eu un aperçu ce jour-là de ce qu'a dû être la colonisation au dix-neuvième siècle. L'enfer est décidément pavé de bonnes intentions. Mais qui étais-je pour les contredire, moi qui n'avais même pas lu la Bible ?

En partant, j'ai jeté un dernier regard aux pieux sauveurs de l'humanité. Ils étaient effectivement en train de prier, assis en cercle, le visage grave, comme s'ils devaient exorciser le démon, qui ce jour-là pour leur tendre un piège avait pris la forme de jeunes Suisses effrontés.



LE SIDA EN AFRIQUE ? W. BUSH S'EN LAVE LES MAINS !

Malheureusement, j'ai découvert par la suite que cette attitude moralisatrice n'était pas l'invention de quelques énergumènes isolés. La politique officielle des Etats-Unis est aujourd'hui sculptée dans ce même bois. À première vue, on peut reprocher de nombreuses choses à W. Bush, mais on ne peut pas dire qu'il ne s'engage pas dans la lutte contre le SIDA. Il fait même mieux que son prédécesseur Bill Clinton, en consacrant 15 milliards de dollars à la lutte contre la pandémie¹. Toutefois, si l'on regarde de plus près comment cet argent est dépensé, il y a de quoi être sceptique. En effet, l'approche moralisatrice du fléau qu'a adoptée la Maison Blanche est en total décalage avec les réalités épidémiologiques de la maladie. Alors que la grande majorité des acteurs de la lutte contre le sida, présents à Bangkok lors de la 15ème Conférence internationale sur le SIDA, soulignent l'importance de la promotion des préservatifs (masculin et féminin) comme méthode de prévention, le discours officiel de Washington, lui, se borne à parler d'abstinence. Du côté du soin de la maladie, il faut dire aussi que la somme astronomique dépensée par W. Bush sert à financer des traitements brevetés coûtant environ 600 dollars par an², tandis que les traitements à base de médicaments génériques reviennent à 140 dollars³... ne perdons donc pas de vue que la politique américaine en matière d'accès aux traitements est également scandaleuse, même si nous n'aborderons ici que la thématique de la prévention.

En matière de prévention donc, précisons d'entrée de jeu que la majeure partie des 15 milliards est donnée à des organisations religieuses, qui frisent très souvent avec le fondamentalisme chrétien. Les messages de prévention véhiculés par ces organismes sont chargés de valeurs morales ultraconservatrices : on parlera d'abstinence au lieu de préservatifs, de lutte contre la toxicomanie au lieu d'échange de seringues, de combat contre les comportements sexuels débauchés au lieu de prévention auprès des homosexuels ou des prostitué(e)s. En Afrique, l'aide américaine, gouvernementale ou non, se rapproche ainsi plus du missionariat un brin fanatique que d'une aide de santé publique un tant soit peu rationnelle. Ajoutez à cela que si les ONG sur le terrain veulent obtenir l'aide financière du gouvernement états-unien, elles doivent prouver auparavant qu'elles ne promeuvent en aucune manière la pratique de l'avortement auprès de leur public. Sont alors exclues du cercle restreint des bénéficiaires de l'aide américaine une quantité d'ONG qui sont pourtant compétentes dans la lutte contre le SIDA.

L'aide nord-américaine est empreinte d'un jugement moral, derrière lequel se dissimulent dangereusement des *a priori* pour le moins méprisants, pour ne pas dire "racistes" : les Africains sont touchés par le SIDA du fait de leur ignorance biblique, qui les pousse à des comportements sexuels dépravés au lieu de pratiquer une abstinence salvatrice. Pourtant le jugement moral est l'ennemi séculaire de la prévention. Par exemple, au XIXème siècle, les élites imputaient les épidémies de choléra chez les classes défavorisées à leur comportement irresponsable : débauche sexuelle, non

respect des lois divines, etc. avant de découvrir que le choléra se propageait principalement par les eaux souillées qu'étaient obligées de boire les classes ouvrières, entassées dans des ghettos insalubres de villages surpris par l'urbanisation. Les épidémies ont un terreau plus favorable encore que l'immoralité : la pauvreté et le manque de connaissances sur la maladie. Il ne fait pas l'ombre d'un doute qu'aujourd'hui l'ampleur du désastre causé par le SIDA en Afrique subsaharienne est davantage imputable à la précarité ambiante dans ces pays qu'à un quelconque déficit moral de la part de la population. Oui, la lutte contre le SIDA est plus complexe que la simple conséquence d'un péché et ne se résoudra pas avec les solutions simplistes du catéchisme. Les véritables solutions sont intimement liées aux questions de développement : lutte contre la pauvreté, amélioration du statut de la femme, amélioration du système de santé, etc. Une fois certains objectifs atteints dans ces domaines, les préservatifs ainsi qu'une information sans tabou pourront déployer toute leur efficacité à ralentir les taux d'infection, comme ils l'ont fait dans nos contrées. Notons au passage que ces moyens n'empêchent en aucun cas ceux qui veulent pratiquer l'abstinence de le faire.

Pour terminer, selon les dernières estimations d'ONUSIDA, le virus du SIDA a tué environ 2,1 millions de personnes en Afrique subsaharienne en 2004 ; 64% des gens qui vivent avec le VIH se trouvent dans cette région du globe⁴. Pendant ce temps, la première puissance potentielle d'aide au monde, continue de prêcher l'abstinence et de favoriser la propriété intellectuelle pour protéger son industrie pharmaceutique (lobbying, quand tu nous tiens...).

À l'ombre de la très médiatique guerre en Irak, des millions de gens qui sont en train de mourir, en Afrique et ailleurs, de non-assistance, conséquence plus ou moins directe d'une politique menée par l'administration Bush, politique a des relents d'un savant mélange de fondamentalisme religieux et de capitalisme sauvage.

Aldo Brina

1 : Le Monde, 17 novembre 2004

2 : www.msf.org

3 : Réponses associatives à la lutte contre le sida en Afrique, Réseau Afrique 2000, Aides, 2005

4 : AIDS epidemic update, december 2004, ONUSIDA, 2005



WINNIE-THE-WHO?

Winnie Madikizela-Mandela is probably one of the most controversial political figures in South Africa. From her virulent opposition to apartheid to her militant motherhood and strong political involvement in the women's league of the ANC, Ms. Madikizela-Mandela has ridden the tide of fame and failure.

Heroine of the anti-apartheid struggle and former wife of Nelson Mandela, she was dubbed "Mother of the Nation", but her alleged involvement in kidnapping, murder, torture, fraud and theft led to her being labeled "Mugger of the Nation". Winnie: a sinner or a saint?

THE SAINT...

Born in Bizana in South Africa's Transkei, Winnie met the leading ANC activist Nelson Mandela in 1957. One year later they married, but they were destined to have little time together as political activism and a period of hiding kept Nelson Mandela apart from her. He was jailed for life in 1964 and only released in 1990.

While her husband was in prison, Winnie took an increasingly political role, partly because of constant harassment by the South African security police. She became an international symbol of resistance to apartheid and rallying point for poor, black township residents who resisted apartheid. This led to her being labeled the "Mother of the Nation".

Her resistance to harassment and championing of the anti-apartheid cause led to periods of imprisonment from 1969 on, much of it spent in solitary confinement. In 1976, the year of the Soweto riots, she was banished from the township to a remote rural area. But by the mid-1980s and the start of a long period of township militancy

against the white government of President PW Botha, she was back in Soweto and at the heart of the struggle. Her image and activism drew to her many anti-apartheid activists, including a group of young men who became her personal bodyguards. They were known as the Mandela United Football Club (MUFC).

... AND THE SINNER

It was during the twilight years of apartheid from 1985 to 1989, that Winnie turned from victim to alleged perpetrator of atrocities. She was seen to condone or even lead the youth who lived on her property - the MUFC - in a supposed war against impimpis and informers. During the state of emergency, her home became a place of refuge, and children became themselves political actors in the chaotic Soweto township. Winnie perceived her role in terms of providing a disciplined framework within which those children would pursue their lives. She fed and clothed them, she sent them to school, but she also used them as errand-boys for her political activities. As the authority she wielded over the youths in the MUFC assumed an increasingly violent form, she became feared by many township residents. The members of the MUFC behaved like war-lords and thugs in the strife-torn wards that made up Soweto. Furthermore, Winnie's reputation deteriorated when, in a speech in April 1986, she called for stones, matches and petrol: "Together, hand in hand, with our boxes of matches and our necklaces we shall liberate our country."¹ In this period, the ANC distanced itself from her statements and reprimanded her, but Winnie paid little heed to these pleas.

When in 1988 youths were abducted from the Methodist Manse in Soweto by MUFC members, tragic events



WINNIE MADIKIZELA-MANDELA

1958: marriage with Nelson Mandela
 1976: banished to rural area by apartheid authorities
 1991: convicted of assault and kidnapping
 1994: elected as ANC member of parliament and becomes junior minister
 1995: sacked from ministerial post
 1996: divorced from Nelson Mandela
 2003: convicted of fraud and theft

followed. However, neither the ANC nor Church leaders appeared able to insist on the release of the youths, despite grave concerns for their very lives. No one was prepared to challenge Winnie's authority.

Madikizela-Mandela's involvement in the abduction and killing of 14-year-old ANC activist Stompie Seipei damaged her public stance greatly. In 1991 she was convicted of kidnapping and being an accessory to assault in connection with the death of Stompie, but her six-year jail sentence was soon after reduced to a fine on appeal. The case was unrolled again before the Truth and Reconciliation Commission in 1997 headed by Archbishop Desmond Tutu, which led to further damaging revelations about the Seipei incident. The events of 1988 and 1989 were replayed in the press, on radio and on television. Special reports daily recorded the allegations of witnesses and survivors against her. Winnie, beautifully groomed, sat calm and accused the TRC of conducting a witch-hunt against her, and conniving to destroy her political career. Tutu literally begged her to at least admit that "things had gone terribly wrong". Hesitatingly she mouthed his words. In the immediate aftermath she found that much of her moral support had disappeared.

Nonetheless, in the aftermath of apartheid, Winnie stayed on the scene. Her extraordinary political survival was based on a combination of astute political instinct and almost sexual personal charisma. In fact, her career provides evidence of remarkable political resilience in the face of personal and political scandals that evoked strong opposition inside the ANC itself.

In 1993 and 1997 she was elected president of the ANC Women's League (ANCWL), and support for her was widespread mainly among poor women, for whom she symbolized the experience and suffering of many whose

family life had been virtually destroyed by the apartheid system. Moreover, in 1993 she was rewarded with the position of Deputy Minister of Arts, Culture, Science and Technology in the first post-apartheid Government of National Unity. Only eleven months later, however, she was sacked in disgrace following allegations of corruption.

In April 1997, then, she was found guilty of 43 counts of fraud and 25 of theft, and her broker, Addy Moolman, was convicted on 58 counts of fraud and 35 of theft. The theft charges stem from a scheme in which they set up a phony funeral insurance service and then pilfered money from participants' accounts. Winnie was sentenced to four years in prison, but performed another Houdini-like jail escape when an appeal judge upheld her prison sentence on the convictions of fraud, but suspended it for five years in July 2004.

Even in the face of the above accusations against Winnie, the myth around her person seems to have survived, and while for some she incorporates the "Mugger of the Nation", for many she continues to symbolize the "Mother of the Nation". Very likely, we have not yet seen the last of her as a powerful political force in South Africa.

Gioia Deucher

¹ : Here, reference is made to the cruel technique of 'necklacing' used by ANC members against their enemies, where a tire is put around the victim's neck and set on fire. Many have been burnt alive in public places through necklacing.



LA SÉDUCTION À LA MODE SÉNÉGALAISE

" Séduire, c'est être libre. "

On dit que la femme sénégalaise est une grande séductrice. Personnellement, je ne saurais confirmer une telle allégation. Par contre, il est de notoriété mondiale que ces dernières possèdent un panel des plus diversifié en ce qui concerne l'art de séduire. Je ne vais pas vous dévoiler tous les secrets de ces demoiselles. En revanche, je vais tenter de vous donner un petit aperçu de ce mélange de sensualité, d'ingéniosité, de senteurs épicées, afin de vous bercer dans cette délicieuse atmosphère sucrée que la femme sénégalaise et plus généralement la femme africaine saura vous faire découvrir.

Au Sénégal, la séduction passe à travers différents objets. L'un des plus importants sans doute le vêtement, qu'il s'agisse des pagnes¹ ou des grands boubous². Mais ce n'est évidemment pas tout. Pour posséder le kit complet de la séductrice, il vous faudra aussi jouer avec l'encens, les colliers de perles à attacher autour des hanches, une gestuelle bien particulière, des parures de lit somptueuses, maîtriser l'art de la cuisine, etc.

Parlons tout d'abord du pagne. Il en existe différentes sortes. Les femmes superposent ces derniers en faisant attention à coordonner les couleurs et en jouant avec les matières. Elles commencent par le *bethio* qui est couramment appelé le petit pagne. Ce dernier possède plusieurs variantes. Il peut être très court, ou bien encore arriver jusqu'à la cheville. Il est très souvent tissé à la main, avec des fils de soie ou de polyester et les mailles sont larges ce qui permet de dévoiler les formes généreuses de ces déesses africaines. On en trouve également en coton. On peut y peindre des dessins évocateurs ou bien encore y inscrire le nom de son mari. Vous en trouverez de toutes les couleurs, avec des bandes de dentelles superposées, cousu de perles, etc.

Après le choix du *bethio*, il ne restera plus qu'à nouer le pagne qui est assorti au boubou avec lequel on décide de se parer. En général, dans le jeu de la séduction, la femme donnera sa préférence à des boubous faits à base de tissus légers qui laisseront entrevoir une certaine transparence. Ces tenues sont souvent réservées à l'enceinte de la maison. Il arrive que certaines femmes leur fassent franchir le seuil de la porte ce qui peut parfois être mal interprété. Le voile, grâce à sa sensualité toute naturelle, est le tissu de prédilection pour ces tenues. Si l'on cherche la qualité, et qu'on en a les moyens, on achètera du voile autrichien qui est réputé pour son excellence. Pour les plus petites bourses, le *khartoum*, qu'on trouve sur les étales des marchés dakarois, fera très bien l'affaire.

Qui n'a jamais rêvé de ces rythmes et de ces parfums si enivrants, et si particuliers à l'Afrique ? Cette arme de séduction dont les hommes raffolent et que les femmes savent si bien employer consiste en plusieurs colliers de perles ingénieusement attachés autour des hanches. Lorsque ces dernières s'entrechoquent, la musique qui en émane est un doux appel d'amour en direction du bien aimé. On laisse, la plupart du temps, ces perles tremper dans des bocaux remplis de parfums, afin qu'elles s'imprègnent de ces délicates senteurs. Les perles employées sont multicolores. On les trouve dans n'importe quel marché. Certaines sont même phosphorescentes, ce qui ajoute encore un peu de piment au jeu de la séduction.

Sans l'artifice suivant, la femme sénégalaise ne serait pas ce qu'elle est, c'est-à-dire une vraie enchantresse. Il s'agit de l'encens plus connu sous le nom de *tchourail*. Chaque femme confectionne son propre parfum. Les Sénégalaises prétendent que ces essences renferment des secrets ancestraux. C'est pourquoi chacune conserve jalousement la formule de son tchourail fait maison qui se transmet uniquement de mère en fille. Ce mélange troublant se prépare grâce aux ingrédients



suivants : des parfums sans alcool délicatement sélectionnés, des écorces d'arbres que l'on fait macérer, des graines de "digidier" ou de "gowé" (arbres provenant du Mali) que l'on nettoie, que l'on fait sécher, qu'on concasse et qu'on fait finalement tremper dans un bain de lavande. Pour terminer, on ajoute à cette mixture où les dosages sont propres à chacune, des huilées parfumées. Une fois la potion terminée, on dépose une petite quantité du nectar sur un morceau de charbon ardent. Une fumée enivrante se dégage alors dans toute la pièce. Les femmes imprègnent tous leurs vêtements et leur corps avec ces senteurs.

Voilà, la femme africaine est prête à vous séduire. Portant son *bethio*, habillée de son boubou en voile, parée de ses colliers de perles autour de ses hanches voluptueuses, parfumée de son tchourail enivrant et de bien d'autres artifices encore...

J'espère vous en avoir dit assez, mais surtout pas trop sur les rites de la séduction au Sénégal. Juste de quoi, pour vous messieurs, espérer croiser un jour sur votre chemin une belle et gracieuse reine africaine qui vous ensorcèlera et pour vous mesdames, quelques petites astuces pour rester les reines dans le cœur de vos hommes.

Sur ce, chères lectrices, chers lecteurs, je vous salue.

" Parce que quand on évoque l'Afrique, il n'y a pas que la misère..."

Ndaté Dieng

1 : Pièce de tissu qui se noue autour de la taille. Elle peut avoir différentes longueurs.

2 : Vêtement africain traditionnel qui ressemble à une grande et ample tunique.

MALIENS

Nous arrivons à Bamako abrutis par un trajet en avion, où nous avons visionné trois films plus stupides les uns que les autres. Il fait nuit, nous ne savons pas où dormir, le douanier nous cherche des poux. Tous les douaniers du monde ont la même rengaine : il faut une adresse.

Nous lui laissons l'adresse de l'hôtel 26 étoiles de la ville et nous pouvons, après quelques questions concernant nos bagages particuliers (nos cordes, baudriers, dégaines..) partir dans notre taudis presque luxueux à notre goût... il y a un frigo !!!

Nous ne restons pas à Bamako, notre but est un peu plus loin, nous prenons directement un bus pour Hombori. C'est une bourgade sans trop d'électricité, typique et sympathique. Au réveil nos cœurs commencent à vibrer. En plein désert, le mont Hombori, le point culminant du Mali, se dresse majestueusement devant nous. Les perspectives s'annoncent bonnes pour nous, les falaises ont l'air propres (dans le sens non friables) et tout autour du village de nombreux blocs vont nous permettre de nous entraîner un peu. Il nous faut aussi préparer un peu notre "grimpe", car les informations que nous possédons sont très limitées. Nous avons juste visité le petit site d'un guide qui annonce qu'il est possible grimper au Mali sur "la main de Fatma". Mais la question est comment ?

Après quelques recherches et la rencontre du guide local nous sommes prêts pour une semaine d'escalade en plein désert. Deux jours sont nécessaires pour venir au pied de la falaise et nous établissons notre camp de base dans la petite propriété peule (berger malien). Nous passons une soirée tranquille avec la famille sous une lune divine qui me fait oublier que je ne suis qu'un pauvre *toubab* avec un estomac habitué à la nourriture "débacterisé".

Le lendemain nous partons très tôt pour tenter d'échapper à la force du soleil. Après une bonne heure de marche nous pouvons toucher le rocher, frais et presque vierge. Malgré l'excitation je ne suis vraiment pas en forme. Ne voulant pas abandonner si près du rêve je me tais et notre ascension commence. Le jour se lève sur cette roche qui se réchauffe à chacun de nos pas. Mes mouvements se font de plus en plus lents et la chaleur m'envahit. Je me sens mal. Le soleil ne me laisse pas une seconde de répit, le rocher exposé plein sud devient un four. Après chacun de mes pas je me repose, tente de m'agripper jusqu'au moment où je me laisse glisser. Je me retrouve pendu au bout de ma corde accroché à quelques coinçeurs. J'entends Nico gueuler, mais je suis cuit, le soleil est trop fort : je vomis. Il nous faut environ trois heures pour rentrer au camp. La

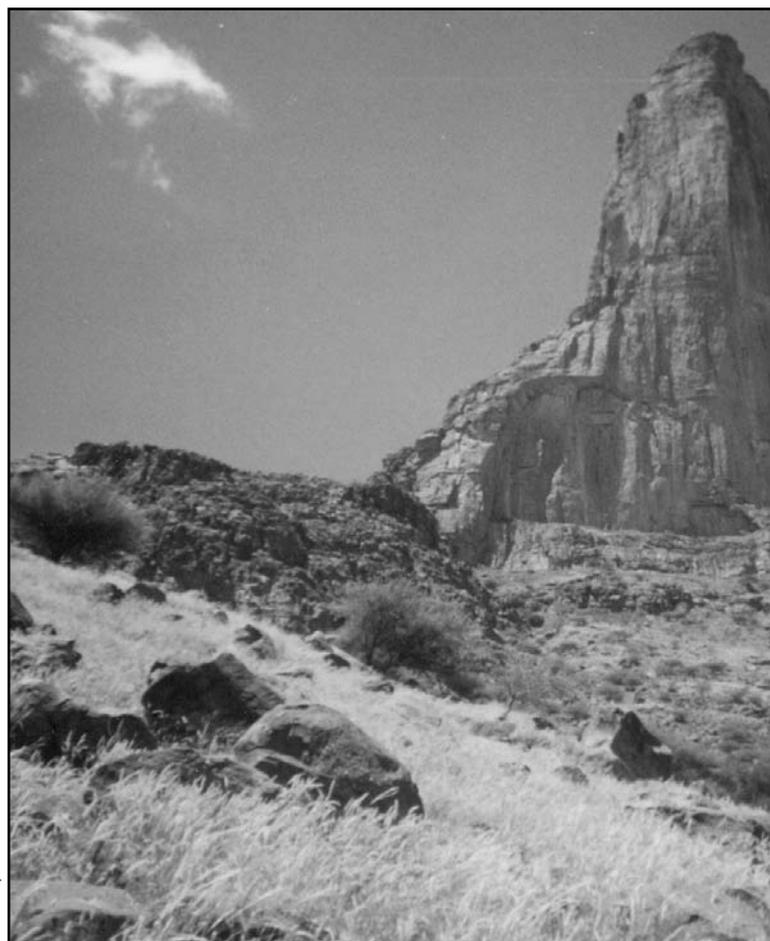
descente est longue et difficile, je me laisse traîner comme un sac.

La nuit est tout aussi dure, je délire, la fièvre est montée et je vois passer des trains... en plein désert !

Le lendemain je me sens mieux, mais une journée de repos me requinque vraiment. Une bonne nuit et nous pouvons retenter notre ascension. Nous partons plus tôt que la première fois et plus motivés que jamais. Nous arrivons au sommet sans encombre et là c'est l'extase : nous sommes sur un petit plateau de quinze mètres sur quinze avec trois cents mètres de vide tout autour. Le désert s'étend jusqu'à l'horizon. Une fois encore la terre me remplit de bonheur. Et c'est le sourire jusqu'aux oreilles que nous quittons notre *El Dorado* du jour. La descente est bien plus rapide que la veille, cependant un piton mal accroché nous fait blêmir. Lors d'un rappel où un mouvement de balancier était nécessaire il s'est mis à bouger prédisant le pire... une grosse frayeur mais ce n'est pas notre jour.

Nous déposons les deux pieds sur la terre ferme fatigués mais heureux ... Pachamama reste fidèle à elle-même.

Antoine Perret



SANDS OF SUDAN

Strolling around peaceful Khartoum's sandy streets and newly built "boulevards", one can easily forget finding oneself in the capital of a country that has suffered a nearly continuous history of conflict and destruction over the last 50 years. Sudan's capital, despite its rapidly growing population of now about 5 million, appears much less chaotic, noisy and polluted than comparable capitals in the region. Yet, while some years ago airplanes taking off from the airport - "conveniently" located downtown - were nearly the only source of significant noise disturbance, individual road traffic is now growing at such an impressive speed that seemingly neither road construction nor driving schools can meet the demand. In view of the hundreds of new East-Asian compact cars, one can hardly imagine that only some years ago fuel shortages brought the city virtually to a standstill.

Beyond doubt, the "black gold" that has been extracted in the Sudan for some years now plays a major role in this change. Many other signs give further proof of the emergence of a small middle- and upper-class: fancy office-towers, internet cafés, and - in an event reported in newspapers around the world about a year ago - even a first shopping mall opened its doors. There, after having been warmly welcomed by the beep of a metal-detector, one enters the world of air-conditioning, Hollywood movies (admittedly not the newest ones), escalators, US-rapper-styled youth and unveiled, jeans wearing girls. Still, the place remains mainly a "sight" for a large majority of Sudanese and the crowds strolling around the impressive supermarket are always much larger than the queues at the cash desks.

But wait; is this the Sudan that has seen a civil war of the regime in Khartoum against the South for more than 20 years and on the territory of which the "worst humanitarian crisis" is currently taking place?

Obviously they are there, the signs of past and present conflicts which took and are taking place in the West, South and East of this vast country.

Even in the above-mentioned shopping mall one can find a repercussion of Darfur. The large international humanitarian aid efforts in this region transformed Khartoum into a sort of large "back-office": offices of NGOs, several UN programs, and even some new diplomatic representations sprung up - just as the apartment prices and the numbers of foreigners getting their muesli at the mall.

But let's leave the mall to discover other effects of wars, crisis and catastrophes in Khartoum's blistering heat. The most visible sign is without doubt the presence of

about 2 million refugees and internally displaced persons (IDPs), the latter alone representing up to 40 percent of Khartoum's population. This massive and long-term presence gives the city a rather "African flair" - probably not so much to the liking of the Islamic junta. However, the economic benefit of the presence of low-cost labour might sweeten the bitter pill for the regime and one can hardly imagine how Khartoum could still function in case of a sudden and massive departure of IDPs.

This does not mean that the IDPs are shielded from (racial) discrimination, arbitrary punishments and the like. A striking example is given by Khartoum's four "official" IDP camps, hosting some 400'000 people: since world attention started focussing on the Darfur-crisis, large parts of the camps have been bulldozed in order to implement an "area-replanning programme". The destruction of homes and arduously constructed simple infrastructure, such as latrines, has obviously harsh effects on the homeless IDPs, who largely remain off the "CNN-track".

Another prevalent "species" in the capital's streets and a sign of the ongoing state of emergency are the many armed men, belonging to one of the countless military-, paramilitary-, security- and police-forces. Estimates indicate that the government spends more than half of the public expenditures for the upkeep of this apparatus. A dozen brand-new Russian MiG29-fighters are just one sign that this might well be true.

The control of this large security apparatus is essential to retain power in Sudanese politics. Many observers believe that the Islamic junta is completely delegitimized in the population - even in the politically ever dominant central Nile valley -, and one can reasonably estimate that only a small percentage still support it. The regime thus gets its legitimacy with the big stick - and backed up by an oil-business-carrot of Yuan, Rupees, Rubble, Ringgits etc.

While travelling around the country, one can not only enjoy incredible hospitality of the Sudanese, but also often comes across people who are not holding back their open criticism. Many Sudanese seem to love talking politics, be it about their government, the situation in Darfur or the possible reaction of the West.

Yet, dissatisfaction with the regime does not result in activism or revolt in the non-peripheral regions. Many may simply no longer believe in sustained peace throughout the country - and even less in the ability of their politicians to make it last -, while others may be desperate of the lack of a credible political alternative, as the main opposition parties have either a mixed record or not yet proven democratic commitments. This lack of credible alternatives might also play a role in the apparent unchallenged power of the men behind President-General Bashir, despite rumours here and there of failed coups, going along with even more security presence.

Considering these circumstances, how credible can Vice-president Taha's commitment to the North-South peace process be? It seems obvious that any engagement into a democratic process would sweep the elite from power just as signs in the Sahara-sand are by a Haboob. With the prospect of losing power - even after 20 years - and eventually being judged before the ICC, there might be strong incentives for some key figures in finding new reasons to obstruct any political solution.

The recent North-South Peace Agreements therefore represent just a first - but crucial - step in a long march full of pitfalls. The influence of the unifying and democratic forces - first of all the abovementioned

middle class longing for peace and probably also some elements within the security apparatus - will be crucial to complete this path successfully, to avoid the all too common slip back into conflict and to start addressing the urgent problem of rampant poverty.

Yet, the situation in Darfur, where the first step to peace still seems to be far away, and the news from a tense Eastern border region with Eritrea at the edge of armed rebellion show just how arduous this task will be and underline the importance of responsible action by the international community to assist the Sudan in its difficult transition.

Martin Shuepp

LE RWANDA EN TÊTE POUR LA PARITÉ PARLEMENTAIRE

Ce petit pays d'Afrique centrale que l'on aime appeler également la Suisse de l'Afrique, sortait il y a un peu plus d'un an d'une période de transition de huit ans. Personne n'ignore aujourd'hui que le Rwanda a subi en 1994, en l'espace de trois mois uniquement, l'un des plus grands génocides de l'Histoire : le génocide des Tutsis du Rwanda. Ce mois d'avril rime pour beaucoup d'entre nous avec un devoir de mémoire et de commémoration en ce 11ème "anniversaire".

La période de transition, qui a débuté fin 1994, s'est achevée avec les élections présidentielles et législatives de 2003. Ces dernières ont abouti à des résultats surprenants et pour le moins inattendus. En effet, la Chambre des Députés compte à ce jour 39 femmes sur un total de 80 membres, soit 48,8% au lieu de 25,7% pendant la période de transition. Quant à la Chambre haute, le Sénat, on dénombre 6 femmes sur 20 sièges au total. Ces résultats propulsent le Rwanda en tête du classement mondial des parlements nationaux établi par l'UIP, l'Union interparlementaire. Le Rwanda dépasse ainsi la Suède, longtemps exemplaire dans le domaine de la parité avec 45% de femmes à son parlement.

Comment expliquer un tel résultat ? Un des arguments pourrait faire référence à l'action même de l'UIP. Elle a pour objectifs principaux d'une part de favoriser les contacts et échanges d'expériences entre parlementaires des pays membres et d'autre part de contribuer au renforcement de leurs institutions représentatives. Une autre explication peut venir du fait

que la légitimité du nouveau parlement reposait pour beaucoup de Rwandais sur une parité homme-femme. L'un des principes fondamentaux qui se dégage depuis la fin de la transition est l'égalité entre tous les Rwandais, en particulier entre les sexes. Pour obtenir un tel résultat, le Rwanda a utilisé comme d'autres pays africains, notamment l'Ouganda, le Kenya ou encore le Ghana, un système de quotas pour permettre et garantir une participation des femmes au parlement. Ces quotas peuvent s'inscrire soit au sein même des différents partis politiques, soit être institués directement par la Constitution. Le Rwanda a opté pour cette seconde possibilité moins répandue dans la pratique, il est vrai. Une disposition constitutionnelle prévoit que 30% au minimum des sièges des organes de prise de décision doivent être attribués à des femmes. Un autre article stipule que 24 sièges sur 80 doivent revenir aux femmes à la Chambre des Députés.

Les pays nordiques, tel la Suède, nous ont démontré le succès des femmes en politique. Certains l'expliquent par une culture où la femme est l'égale de l'homme dans tous les secteurs de la société : université, travail, foyer. Dans la mesure où l'on sait que le rôle de la femme dans les sociétés africaines et particulièrement rwandaise est primordiale et que les prises de décision passe inévitablement par elle, peut-on s'attendre au Rwanda à un succès similaire ?

Myriam Ntashamaje

ICRC : A LIFESTYLE

The International Committee of the Red Cross (ICRC) accepted me in 2001 as one of their infamous yet unknown delegates. After having attended the *HEI* and after having worked and travelled before that, the reality of my life fundamentally changed when I arrived in a small ICRC aircraft ("Red 607") in Kenema, Eastern Sierra Leone. I started to do such previously unimaginable things such as talking to prisoners in private and speaking with the prison director afterwards; organizing relief distributions for 12'000 families, who returned home after the conflict; or asking villagers questions together with a nutritionist in order to find out how successful our seeds distributions were one year before. The ICRC became very much my life, as I was identified with the organization not only when I had to represent it in front of administrative authorities, military commanders, or the Sierra Leonean Red Cross Society.

After this first mission, the ICRC moved me to neighbouring Liberia, where I was working with up to 80 Liberian staff and volunteers to deliver thousands of "Red Cross Messages" to lost family members and to organize hundreds of family reunifications of unaccompanied children with their parents. It was an extremely gratifying experience to bring news about loved ones to desperate people. But the situation was difficult: We only had access to part of the country, and the conflict finally reached Monrovia in what Liberians called the Three World Wars (three attacks on Monrovia in summer 2003). We could only continue essential life-saving activities out of a residence and a hospital we supported. I was evacuated twice, and once I stayed with the core team behind. In between attacks, we were able to move and distribute food, blankets, and water, trace missing family members, and repair some of our destroyed equipment. I saw the ICRC at its best, using limited resources to save as many lives as possible. I will never forget the energy with which our Liberian staff, many of whom have lost their houses and belongings, worked. And the people of Monrovia will never forget the ICRC as one of the few organizations, which stayed with them during their most difficult time.

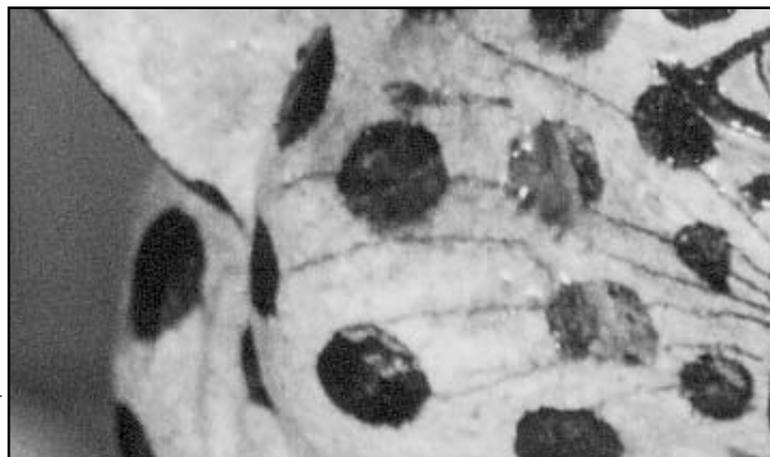
After the artillery shells, stray bullets, and child soldiers, I had to get used to a different type of unfamiliar circumstances when, after a long break, an Email announced my next posting in "Jenin, in the Occupied and Autonomous Territories". As a responsible for two small offices in the North of the West Bank, I became a very tiny humanitarian actor in one of the most mediatized conflicts of the world. Both sides are very aware of the need for a humanitarian intermediary, be it for the safe passage of ambulances or the exchange of prisoners. On a daily basis, I would speak with people,

who didn't like each other (to express it diplomatically) about humanitarian issues, help to organize family visits for detained Palestinians, transmit family messages, and collected allegations about violations of international humanitarian law (IHL). Privately, I had Israeli and Palestinian friends, who often asked me on which side the Red Cross stood. I answered in the same way as my colleague, who was asked if he preferred Palestinian or Israeli food. He said: I prefer Japanese.

My present posting is in a place at least as foreign as Japan: Since January, I call "Abéché" my home. Abéché? I asked the same question. It's in Eastern Chad, in the desert, on the 700 km border with Sudan's Darfur region. With a team of 10 expatriates and around 30 Chadian staff, we work to establish the link between Sudanese refugees and their families back in Darfur, repair defunct water systems and monitor the situation of the Chadian population. And of course, we visit detainees and organize speeches about IHL to various "arms carriers". I don't know how the population can live in this adverse environment, let alone accommodate 200'000 refugees. To even try to start to describe the conditions under which we work, would not give justice to the diarrhoeas and the car breakdowns of our delegates.

After West Africa, the Middle East and the Sahel Zone, what will be next? I don't know. The most frequent question I have to answer (apart from: "who is cleaning your laundry?") is "How long do you still plan to do this?". Answer: As long as I see a sense in the work, as long as I don't become cynical, as long as there is something to learn, and as long as I haven't met my princess. How many people can claim that they see a sense in their work, and that they enjoy it at the same time?

Marcel Stoessel



PRÉSENTATION HEI AFRIQUE

Nous avons le plaisir de vous annoncer le renouvellement de l'équipe de l'amicale HEI-AFRIQUE.

La nouvelle structure de l'amical se présente ainsi :

Président: Hilaire-Miguel AFOUDA, étudiant (du Bénin) en 2ème année DEA HPI.

Secrétaire: Hervé OUEDRAOGO, étudiant (du Burkina Faso) en 2ème année DEA Droit

Trésorière: Suzy Henriquez NIKIEMA, étudiante (du Burkina Faso) 1ère année DEA Droit

M. Parfait DIEDHIOU, étudiant (du Sénégal) en doctorat Droit chargé du site web de l'Amicale

Les objectifs sont de débattre des problématiques africaines dans le cadre d'un forum de débats et d'échange d'idées à l'institut, de créer un rapprochement entre les étudiants africains (actuels et anciens) de l'institut et les nombreux diplomates, acteurs de la société civile africains et sympathisants établis à Genève.

Nous voulons aussi constituer au sein de l'amicale des liens d'entraide entre les membres surtout sur le plan académique. Ces liens doivent permettre aux nouveaux venus de s'adapter facilement aux normes de l'institut et aux us et coutumes de la société suisse en général.

Nous nous engageons aussi dans des manifestations qui visent à promouvoir la solidarité estudiantine et croyons aux vertus de la coopération entre associations d'étudiants.

Il faut noter que l'Amicale HEI-AFRIQUE ne regroupe pas que des Africains. Nous comptons parmi nos membres actifs d'autres nationalités dont française, italienne, allemande, suisse, américaine, etc...

Alors on leur souhaite bien du bonheur et du plaisir !

FUTUR ESSAI DU DR MICHEL HAMMER

Présentation de l'essai à paraître à l'automne 2005 du Dr Michel Hammer, professeur chargé de cours à l'institut.

Politique-médecine : la psychiatrie comme instrument d'une politique répressive en RPC (titre provisoire)

Nous avons récemment eu le privilège de vous présenter le futur thème qu'abordera le professeur Hammer : l'utilisation de la psychiatrie en Chine comme outil de répression du pouvoir (cf. *HEI Comet* n°2). En effet, la science de l'esprit a été instrumentalisée à de nombreuses reprises, à commencer par la période suivant les Cent Fleurs, mais aussi lors des manifestations de Tian'anmen, ou aujourd'hui encore avec les persécutions dont fait l'objet le mouvement Falun gong. Les dirigeants chinois ont régulièrement su tirer parti de tout le potentiel que peuvent offrir des internements à discrétion.

Son étude, pour l'instant à l'état d'ébauche, s'attardera ainsi sur la place de la psychiatrie en RPC, et sur quelle perception en ont ses habitants. Longtemps marginalisée, parfois prise dans des tourmentes comme ce fut le cas lors de la Révolution culturelle, elle subit même une soviétisation de ses pratiques dès 1957. Ce n'est qu'avec Deng Xiaoping, préconisant pour une réforme des techniques médicales, qu'elle commencera à changer de statut dans le pays.

Cette étude évoquera également le conflit existant entre la médecine traditionnelle et sa version "occidentalisée", puisque de nos jours près de 80% des étudiants se consacrent à l'étude de la médecine moderne. Et malgré cet engouement, parler du SRAS ou du SIDA dans cette grande nation reste déconseillé : régulièrement, les médecins ayant le courage d'émettre des avis sur ces maladies font l'objet de diverses vexations.

Il est étonnant de constater qu'aucune étude sérieuse n'aborde en profondeur ces différents thèmes. Ainsi, les problèmes de santé frappant la population chinoise paraissent inexistantes, bien que la malnutrition (par exemple) soit un fléau endémique dans un pays à la démographie aussi démesurée. M. Hammer, à partir de sources inédites et en collaboration avec des médecins chinois et des chercheurs de l'université de Beijing, se propose de faire la lumière sur certaines dérives de la psychiatrie de l'empire du milieu, une région du globe qu'il affectionne particulièrement.

Homme sans concessions, nul doute que l'essai du professeur Hammer sera à son image.

Jean-Claude Vignoli



LE CARRÉ DES ANCIENS

Rencontre avec Alexandra Ruppen, assistante du protocole, Chancellerie d'Etat, Canton de Genève.

Saint Pierre sonne, il est midi, l'heure de sortie des bureaux dans le quartier gouvernemental, rendez-vous... à la Clémence. Portrait.

Licenciée de l'institut en 2001, Alexandra eut la chance et l'honneur d'être sélectionnée pour la bourse Fletcher. S'ensuivent plusieurs stages à son retour pour le Centre de droit international de l'environnement (CIEL) et pour la fondation Schwab, puis un remplacement dans l'administration cantonale dans le domaine du développement durable, pour finalement trouver place au service du protocole du Canton.

Les qualités développées en HEI ou à Fletcher ? La pluridisciplinarité est un avantage, elle permet une formation malléable, qui ne se spécialise que par la suite. L'expérience américaine apporte un complément précieux : une aisance linguistique (tant dans la présentation que dans la défense argumentée au sein de débats). La pratique, quant à elle, à travers les stages permet de trier les souhaits et perspectives. Au CIEL, Alexandra s'essaya à la recherche puis à l'organisation de séminaire autour du sommet de Johannesburg. Par préférence, son activité s'orienta petit à petit vers un rôle de plus en plus opérationnel. Remarquons au passage qu'HEI n'apprend pas de compétences concrètes (notamment d'informatique ou de gestion). Nous y apprenons à formuler des idées, une rigueur intellectuelle, mais le sens pratique s'acquiert en dehors et il est une condition nécessaire à l'emploi.

Nous avons finalement évoqué les qualités requises pour un emploi similaire au sien. En priorité, il s'agit de mobilité (déterminer quelle géographie est la sienne) et de sensibilité, propre à chacun (solitaire/collectif, secteur public ou privé...). Il est cependant impossible de savoir

avant d'avoir essayé. Pour Alexandra, il était attrayant d'être rattaché de près aux activités politiques, ainsi que de gagner la confiance de son boss. Être pragmatique faire preuve de bon sens et de flexibilité est un avantage. Enfin, être patient et humble devant ces défis semble être la clé de la réussite.

Témoignage de Cyril Hugenin, Secrétaire-adjoint, DEEE, Canton de Genève.

Ma licence en poche, j'ai décidé de franchir le Rubicon et d'affronter le monde du travail. Mon choix s'est porté sur l'administration cantonale genevoise, dans laquelle j'ai pu décrocher un poste au service du Protocole de la Chancellerie d'État. Ce premier contact avec le monde professionnel m'a donné envie de perfectionner mes connaissances théoriques de l'administration, j'ai donc repris les études après une année, en suivant les cours du diplôme d'études approfondies en management et en Administration publique. Au milieu de ce diplôme, j'ai eu une opportunité extraordinaire, pouvoir travailler aux cotés d'un Conseiller d'État. Autant vous dire que mes études en ont pâti et bien que l'ensemble des cours soient validés, je repousse - aujourd'hui encore - la fin de mon mémoire... Cependant, le jeu en vaut la chandelle, puisque j'officie depuis presque trois ans au Département de l'Économie, de l'Emploi et des affaires Extérieures comme assistant personnel de Monsieur Carlo Lamprecht, Conseiller d'Etat.

La fibre du service public, sans doute, m'a dirigé naturellement vers l'administration de mon Canton. J'ai choisi HEI par passion, et c'est la passion qui dicte encore mes choix professionnels.

Propos recueillis par Martin Roch

LES VERTUS DU MULTILATÉRALISME

A ceux qui s'attendent à trouver dans les lignes qui suivent une liste des actions que la SAC a ou n'a pas entreprises, aurait ou n'aurait pas voulu entreprendre, je conseille de passer directement à l'article suivant ! En effet, qu'il me soit permis de vous épargner le fastidieux exercice du bilan qui ennuie aussi bien le lecteur que le rédacteur et qui, de surcroît, et là je sens le juriste se réveiller en moi, est contraire à l'engagement, véritable acte unilatéral s'il en fut, que notre association a pris en début de son mandat, à savoir de n'entreprendre que des projets à valeur ajoutée pour la communauté estudiantine ! A ce stade de l'exercice, on pourrait estimer la messe dite et passer sans plus attendre à quelque écrit plus instructif ou récréatif. Ceci étant dit, j'aimerais profiter de l'espace qui m'est ici alloué pour vous faire part de quelques-unes des pensées qui constituent ma réflexion dans cette atmosphère "fin de règne" caractérisant pour moi l'achèvement de ce premier cycle d'études universitaires.

Alors que je me promenais dans la grande salle du Noga Hilton, le 14 mars dernier, je n'ai pu m'empêcher de trouver qu'il y avait dans l'ambiance du moment quelque chose de magique, voire miraculeux. Les esprits chagrins diront que le nombre exceptionnel de participants en dépit du catastrophique mailing d'annonce de l'événement tenait en effet du miracle ! Pour ma part, je préférerai relever le fait que jamais l'ensemble du corps étudiant présent ne m'était apparu aussi hétéroclite et en même temps si uni, si riche dans sa diversité et à la fois si simple dans le partage de ces instants d'exception. Certains penseront en me lisant qu'en ne rejoignant pas le séminaire, j'ai raté ma vocation... Mais ce serait mal me connaître ! Trêve de plaisanterie, à l'heure du latin comme nouveau vecteur de rapprochement des peuples et du démantèlement envisagé des institutions multilatérales de développement destinées à ne devenir que de simples organisations de charité, on se demande où sont les

Wilson et les Roosevelt d'antan ? En effet, à l'image de la cacophonie internationale actuelle, que serait-il resté de la bonne humeur généralisée du Gala si lors des moments difficiles que nous avons traversés et que toute volée rencontre inévitablement, tout un chacun avait choisi de se réfugier dans l'unilatéralisme, au lieu de partager avec les autres ses idées, ses compétences et d'œuvrer à la réalisation d'un objectif commun ? Nous avons tous acquis au cours de ces années passées à l'Institut un bagage théorique important qui nous accompagnera tout au long de notre carrière et nous devons être reconnaissants d'avoir eu accès à tant de savoir et d'expertise. J'aime à croire néanmoins que l'apport le plus riche en perspectives de ces années académiques aura été l'expérience pratique et quotidienne d'un véritable "esprit multilatéral", que ce soit dans la revendication de nos intérêts, dans la préparation de nos examens ou dans le simple échange d'opinions parfois divergentes. Tâchons dès lors de ne jamais oublier ce "secret de notre succès" et transformons-nous en apôtres du multilatéralisme chaque fois que, à quelque niveau que ce soit, l'occasion se présentera d'affirmer cet idéal. Si la SAC, par son action tout au long de son mandat 2004-2005, est parvenue à apporter sa pierre à cet édifice collectif, on ne saurait rêver meilleur bilan.

Stéphane Bellomo

ITINÉRAIRES D'ÉTUDIANTS GÂTÉS : BILAN BISANNUEL

Les bilans, quels qu'ils soient, sont de nature subjective. Plus encore lorsqu'ils sont le fait d'un infime groupe appartenant à l'entité auditée. Ces quelques lignes ne se veulent donc qu'un fugace instantané, saisi en marche par quelques étudiants de quatrième année suffisamment prétentieux pour vouloir imposer leur perception de ce qu'a été un parcours de deux ans, comme étant ce qu'ont vécu la totalité des étudiants de l'IUHEI.

Pourquoi se lancer dans un tel exercice, au-delà de flatter son ego ? Parce que nous avons pris du plaisir dans cet institut. Parce que nous avons poussé des cris de désespoir parfois, mais que malgré tout, cette expérience restera gravée en nous. Parce que parfois, s'arrêter et réfléchir sur son itinéraire, permet de mieux comprendre les bifurcations empruntées.

Un article déjà paraissait dans le deuxième numéro de ce journal. Plutôt critique, voire désabusé, les manques de transparence et de volontarisme de l'IUHEI y étaient

fortement reprochés. Le Comet n'a d'ailleurs pas, à ce jour, reçu de commentaires de l'administration. Les fritures sur la ligne resteront somme toute l'un des mauvais souvenirs de notre passage dans cet institut. Sans vouloir revenir sur ces critiques, le manque d'objectifs clairs, de réponses rapides, ont portés préjudice aux étudiants.

Au-delà de cet aspect négatif, l'IUHEI nous a donné accès à un raccourci intellectuel formidable. De par les thèmes d'enseignement proposés, choix souvent très hétéroclites, nous avons pu développer des compétences répondant à une exigence très élevée. Cette troisième année de licence, véritable chemin de croix parfois, ne nous a pas formaté comme on peut parfois le lire ou l'entendre, mais au contraire nous a fourni une palette d'outils absolument formidable pour comprendre notre environnement. Les désaccords constants entre enseignants, la diversité de parcours et d'opinions de ceux-ci auront été une richesse sans prix à nos yeux. La décision d'adopter tel ou tel outil nous reviendra, mais nous savons aujourd'hui que nous serions de mauvaise foi de penser que les instruments sont restreints : l'ouverture d'esprit académique, la remise en question permanente, voilà quelques uns des souvenirs que nous pourrions feuilleter mentalement avec beaucoup de plaisir. Notre interdisciplinarité, si souvent mise en exergue par les anciens de l'IUHEI, est un acquis de poids.

En somme, nous avons connus beaucoup de bas. Certaines phrases entendues ici et là seront autant de cicatrices qui nous accompagneront, soit. Mais il nous incombe de ne pas laisser ces coutures se transformer en balafres, et être capables de faire la part des choses : au dédain, répondons par un sourire satisfait, décidant de ne pas leur accorder trop d'importance. L'essentiel, le substantiel, nous nous en sommes déjà abreuvés à la fontaine du savoir...

Nous décidons donc de conclure par ceci : merci à tous. Merci au corps enseignant pour sa propre rigueur personnelle, et quelque fois aussi pour sa grande souplesse. Merci à l'administration qui, quoi qu'on en dise, contient en son sein des éléments sans qui notre traversée du parc aurait été incroyablement plus aride. Merci à l'université de Genève, de Lausanne, à l'IUED, et à tous les établissements au sein desquels nous avons acquis et perfectionné notre savoir. Merci.

*Antoine Damaris Didier Jean-Claude
Jérôme Martin Odile Pascal Stéphane Vanessa*



ODILE SUR ORBITE

LES TIGRES DÉVOREURS DE PAPIER...

Si, tout comme moi, vous avez fait vos courses à la Migros (*ndrl* : cette publicité n'engage que l'auteure, la rédaction préfère la Coop) le mardi 12 avril, vous avez dû recevoir un cabas gratuit. Je n'ai pas tout de suite compris pourquoi on me fourguait avec un si grand sourire ce cabas aux couleurs automnales. Ce n'est qu'une fois de retour à la maison, que je lus son slogan "réutilisez-moi". La Migros s'engage pour préserver notre environnement, voilà qui est bien, me dis-je.

J'avais encore cette réflexion à l'esprit en arrivant à la bibliothèque d'HEI pour photocopier des documents. A peine entrée dans la petite salle, je dus inspirer profondément pour ne pas tourner immédiatement les talons. Les trois machines fonctionnaient à plein régime, crissant, hurlant et crachant leurs papiers, le nombre d'intéressés agglutinés devant elles ne faisait qu'augmenter la fournaise ambiante.

Je réussis à me frayer une petite place et à balancer au fauve la pile de savoirs qu'il devait me copier. Mais je fis bien attention à lui commander des copies recto-verso. Ainsi, je pouvais au moins économiser la moitié du papier. Mais la pile que j'obtins était néanmoins nettement plus conséquente que le cabas que je réutiliserai peut-être... A vrai dire, à la sortie, je commençais à douter que c'était vraiment une journée d'engagement pour notre environnement.

Mes doutes allaient se confirmer. Quelques heures plus tard, je dus retourner dans la cage aux fauves. Cette fois, sommet du gaspillage de papier, j'allais leur donner en pâture des livres que j'aurais pu emprunter si ma carte de bibliothèque n'était pas déjà saturée. Comme le

monstre semblait au repos, je me précipitai afin de vite faire mes copies. Mais là, le panneau "en panne" me contraignit à réfréner mon élan et à regagner ma place dans la queue qui s'allongeait.

Enfin, ce fut mon tour. J'effectuai une copie, une deuxième et puis plus rien. Le fauve se mit à grogner, le bourrage de papier l'étranglait. Alors je m'attelai délicatement à sauver mes originaux des griffes acérées du monstre qui, précisons-le, n'était pas du tout docile. C'est épuisée et les nerfs à vifs que je repartis, avec le sentiment d'avoir gaspillé mon temps.

Et voilà qu'en arrivant chez moi, je me casse le nez sur le cabas que j'avais oublié de ranger. Décidemment, je veux bien le réutiliser mais je me demande si la Migros ne ferait pas mieux d'effectuer sa campagne dans les entreprises et les bibliothèques.

Une dernière remarque : le *design* de ce cabas m'échappe complètement. A la place des couleurs automnales, j'aurais privilégié une image de petites feuilles vert tendre, qui viennent d'éclorre comme par magie. Car c'est l'émerveillement que je ressens devant elles qui me conduit à vouloir préserver nos arbres...

Odile Rittener



REGARD CRITIQUE SUR LA COMMISSION DES DROITS DE L'HOMME

La Commission des Droits de l'Homme (CDH), institution des Nations Unies s'occupant des questions des Droits de l'Homme dans le monde, a été encore une fois l'objet de multiples critiques. Les Etats-membres, les ONG, ont soulevé une fois de plus les obstacles auxquels elle se heurte et qui ne lui permettent pas de mener à bien son travail. Politisation, double standards, utilisation abusive des motions de non-action, même le Secrétaire Général a décidé d'en parler ouvertement, de faire appel aux Etats et leur volonté afin de trouver une solution de réforme en vue de plus d'efficacité.

Mon but dans cet article, n'est pas de faire une analyse exhaustive et digne d'un rapport onusien sur les différentes propositions de réforme qui ont été mises en avant autant par M. Kofi Annan que par les Etats membres. Il est beaucoup plus modeste : partager les conclusions auxquelles je suis arrivée, moi, simple étudiante en sciences politiques, après avoir suivi pour la première fois une session de la CDH en tant que stagiaire.

Avant de commencer mon stage, avec l'enthousiasme que porte toute personne qui s'embarque dans une aventure qui lui tient à cœur, j'étais pleine d'espoir. Beaucoup de gens m'ont avertie que j'allais subir une désillusion, et tout en m'encourageant, m'ont demandé de ne pas espérer que le monde allait se transformer grâce à une session de plus de la CDH. Bien sûr, toute positive que j'étais, j'acquiesçais en souriant et en me disant (vraiment !) que sûrement je ne serais pas si déçue que cela. Naïve ?

Je vous laisse deviner aujourd'hui, la 61ème session finie, quel est mon état d'esprit et où sont restés mes espoirs, mon espérance...

Les critiques faites à la CDH ne sont pas basées que sur du vent. J'ai vu et entendu de la part des Etats présents dans la salle, l'importance de l'engagement, du compromis et de la nécessité du respect des droits de l'homme pour toute l'humanité. Je les ai entendus s'engager devant toute la "communauté internationale" à "vraiment" faire quelque chose pour que la situation de millions de personnes dans le monde aille mieux. Mais je les ai aussi entendus, lors des discussions sur les résolutions, faire pression pour enlever tel ou tel mot trop engageant, exiger (diplomatiquement) qu'on ne donne pas autant d'importance ou d'encouragement aux Rapporteurs spéciaux, car ils pourraient prendre des aises et dépasser le strict mandat qui leur a été confié... Les mêmes pays sont toujours pris comme boucs émissaires (ce qui ne veut pas dire qu'il soit de trop

d'attirer l'attention sur eux) et ceux qui aujourd'hui, sous prétexte de la lutte contre le terrorisme bafouent les droits les plus élémentaires et remettent en question le droit international public, donnent des leçons moralisatrices à tout vent. Et ce ne sont pas uniquement les Etats-Unis ! Mais tout cela, vous me direz, n'est pas nouveau.

Non, malheureusement ce n'est pas nouveau et ce n'est pas le plus inquiétant. Ce qui m'a le plus préoccupée, c'est cette fameuse lutte contre le terrorisme et les conséquences qu'elle a sur les droits de l'homme. Les ONG du monde l'ont répété autant de fois que possible : les espaces d'action pour lutter en faveur des DDH se ferment à grands pas, autant dans les pays qui leur donnent déjà peu de place que dans ceux qui se réclament démocratiques.

Alors, dans l'enceinte rassurante du Palais des Nations à Genève, j'ai réalisé que pour les femmes et les hommes qui se dévouent toute leur vie à représenter la société civile et à défendre ceux qui ne peuvent pas le faire tout seuls, le terrain devient plus qu'hostile. De l'Afrique à l'Asie en passant par l'Amérique Latine, les gouvernements s'acharment à qualifier les défenseurs des Droits de l'Homme, les opposants politiques et les leaders sociaux, de terroristes, de menace pour l'Etat, etc. Cela a des conséquences qu'on a de la peine à imaginer sur leurs vies et celles de leurs familles. Dans notre tranquille vie genevoise, pourrait-on penser que l'assistante sociale ou que l'éducateur de quartier soient menacés sous prétexte "d'aller à l'encontre de la sécurité de l'Etat" ?

Finalement, j'ai aussi réalisé que la CDH, malgré ses problèmes immenses et sa nécessité de réforme, présente au moins un point positif. Maigre, mais positif : elle permet à une partie de ces défenseurs éparpillés dans le monde de se rencontrer, de serrer des liens et d'en créer d'autres importants pour leur travail. Ils sont tous d'accord, les temps deviennent difficiles pour la cause des Droits de l'Homme et pour cette raison précise, leur travail devient d'autant plus nécessaire et précieux, car les gens qui portent espoir en eux sont toujours là.

Paula Saenz

ROOTS ATTITUDE ?

Marchant dans le parc d'HEI, pensant à mon futur incertain, mes examens inévitables, et mes séminaires incessants j'avais mes yeux rivés sur mes pieds, mes pieds bien enfoncés dans le sol. Mes pensées étaient lourdes, lourdes comme un jour d'HEI ; une certaine sérieux effarante envahissait mon cœur et mon corps à un tel point que mes épaules, imperceptiblement, se courbaient, donnant à mon regard sa juste direction, celle de mes pieds. Ce regard que l'on croit tactique afin d'éviter ceux qu'il ne faut pas voir, puis relever des yeux clairs et pleins d'espoir vers les gens qu'il nous faut saluer, eh bien ce regard, pour une fois, n'était pas tactique, pas même pour un sou.

Il faut bien reconnaître que chacun, de la dinde au jardinier et du directeur à la nettoyeuse est le bouffon de quelqu'un, et le prince d'un autre.

Mon regard qui, chose normale, aurait dû s'attarder sur les belles plantes de ce parc si bien entretenu, ne le faisait pas. Ce regard que je croyais si bien entraîné à ne voir que ce que je voulais est tombé sur des pieds nus, nus et sales, sales et bronzés. Ce regard, dit scientifique, si habitué à éviter tout événement ou information amenant à une remise en question, si habitué à éviter les regards des gens que l'on ne veut pas voir, s'était arrêté, sans possibilité aucune de les éviter, sur ces pieds ; j'étais en effet entouré de gens qui détournaient leur regard et je devais faire de même. Ces pieds intrusifs que je n'avais pas pu éviter appartenaient à un clochard, qui, les yeux mi-clos, fumait une cigarette mal roulée. La vision de ces pieds ostensiblement nus et bronzés, ajoutée à l'odeur douceâtre et acre de son tabac, m'ont troublé.

L'impudence de ces pieds nus, nus et sales, sales et bronzés, m'a touché au plus profonds de mon attitude, des mes rites gestuels et mentaux, de mes certitudes. Ils m'ont touché par l'indifférence totale et intransigeante qu'ils me signifiaient.

L'uniformité révélatrice de nos survêtements orthopédiques me fait penser que les *roots* d'HEI n'ont sûrement jamais existé, mais s'il y en a eu, je crois qu'ils ont disparu, tués par la sérieux, les perspectives d'avenir angoissantes et le raisonnement syllogistique.

Raphaël van Singer



COMET WILL NOT DIE !

Dans le microcosme des relations internationales, il peut sembler incongru de s'intéresser au local. Et pourtant, le "connais-toi toi-même" est-il si déplacé ? Durant une année, ce journal a pris pari de s'intéresser de manière moins scientifique, plus égocentrique peut-être, à l'actualité internationale. Nous croyons à l'importance de l'individu, nous croyons qu'il est toujours nécessaire de rapporter les grands schémas théoriques et visionnaires à sa finalité : servir l'être humain.

Les choix rédactionnels ont reflétés cette approche, privilégiant parfois l'anecdotique, sans toutefois s'abîmer dans le fait divers. Nous avons souhaité mettre en lumière qui sont ces drôles d'olibrius étudiant les relations interétatiques, quels sont leurs espoirs, leurs rêves, et leurs coups de gueule. Humaniser et rapprocher alors que l'on apprend à se distancier... certaines permanentes professorales ont dû se défriser.

Notre équipe arrive à la fin de son passionnant périple, et nous espérons avoir été quelque peu originaux, sans être à côté de la plaque. L'information n'a pas à être aride, pas plus qu'elle n'a à être populiste. Sans jamais avoir eu la prétention à être un journal d'investigation, le Comet s'est voulu avant tout un média de découverte.

Avons-nous réussi ? Quatre numéros ne permettent pas de tirer un bilan. Quatre numéros permettent à peine de décider de quels matériaux seront fait les fondations. Nous nous sommes à peine décidés sur les plans, et souhaitons mener à terme la construction de l'édifice pour l'instant rêvé.

Nous nous sommes sentis impliqués dans ce journal, et nous souhaiterions le voir survivre à notre départ ; c'est pourquoi nous invitons toute personne intéressée par la reprise du Comet à prendre contact avec la rédaction. C'est une tâche enrichissante, pleine de rebondissements et de rencontres, aussi espérons-nous trouver des personnes au caractère enthousiaste et volontaires pour se décider à construire les bases. C'est en journalant qu'on devient journaliste, aussi ne vous en faites pas si les connaissances du monde de la presse ne sont pas encore là ; la passion est à notre avis la seule qualité requise, le reste venant sur le tard.

Si ce sentiment vous habite, ruez-vous sur votre boîte e-mail :

comet@hei.unige.ch